Le temps d’un oubli

Paul Toukourou

Le temps d'un oubli

Roman

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08420-6

Aux jeunes de mon pays,
À tous ceux qui ont un cœur d'artiste,
À ma famille, À mes élèves,
Aux jeunes d'un autre pays.

Avant-propos

Habileté, talent, don pour faire quelque chose, réaliser une œuvre, l'art se définit comme étant cette compétence intrinsèque avec laquelle nous venons au monde. De ce fait, tout le monde naît artiste mais, seulement, beaucoup ne le savent pas ou préfèrent ignorer le don qu'ils ont en eux pour se lancer dans des carrières soi-disant plus lucratives qui ne leur correspondent pas et qui les ennuient, pour certains. En définitive, nous avons de moins en moins de passionnés, beaucoup de personnes qui travaillent sans amour et d'autres qui passent leurs vies à se chercher sans jamais se trouver car le bonheur réside dans ce qu'on aime faire.

Ainsi, ce roman a pour objectif de montrer à tous que notre art ne nous abandonnera jamais et qu'il sera pour nous un fidèle moyen de réinsertion dans la société lorsque nous penserons avoir touché le fond. En effet, tout le monde ne peut pas faire une thèse doctorale, tout le monde ne peut pas devenir ingénieur, tout le monde ne peut pas être avocat.

Étant moi-même scientifique de formation reconverti en artiste metteur en scène, j'ai pu voir comment beaucoup de talentueux individus ont

abandonné l'art car ils n'étaient pas persévérants et aussi à cause de la pression des parents qui disent que l'art ne paye pas au pays et qui étaient impatients de récolter des bénéfices. Je me suis alors donné pour mission de défendre l'art par tous les moyens pour mon pays d'abord qui manque cruellement d'artistes et aussi pour ressusciter des passions dans les cœurs car je suis de ceux qui pensent que l'art est une richesse sûre pour un pays et les artistes sont des ambassadeurs autant de leurs cultures que de leurs croyances. J'ai alors écrit cette fiction autour du cirque en m'inspirant de la genèse et des années de Gloire du cirque du Gabon appelé « Cirque de l'Équateur » ce qui n'était pas très compliqué car étant déjà en contact avec des circassiens dans différents pays. Je remercie particulièrement Hugues Ndongo qui est le représentant zone Europe du Cirque de l'Équateur et Arnaud Boutamba qui est aujourd'hui formateur dans le domaine du cirque pour les précieuses informations et témoignages qu'ils ont bien voulus me partager afin d'enrichir cette œuvre.

Mon souhait est qu'en me lisant, les artistes de tous bords et de toutes disciplines s'y retrouvent et que ce texte soit annonciateur d'un printemps d'« Éveil Artistique » dans ce pays en particulier et en Afrique en général.

Chapitre I

Comme chaque matin, le soleil se levait sur la ville, ce soleil prometteur de jour radieux. La joie et la clarté qu'il distribuait se faisaient ressentir dans la maison familiale de Vanessa. C'était une famille généreuse, pleine de joie et d'amour : un véritable îlot de tendresse. La seule maison de toute une famille dans laquelle tous les cousins et toutes les cousines voulaient passer les grandes vacances car là-bas, on ne s'ennuyait jamais. Il y'avait tout ce dont peut rêver un enfant : de l'attention, de la tendresse, des jouets, des puzzles, des planches à dessiner, des jeux éducatifs… tout pour leur bonheur. Ce qui était très différent de ce qu'ils avaient chez eux, c'est-à-dire des parents à la limite de l'attention, qui se contentaient de nourrir et loger leurs propres enfants. Ils s'assuraient seulement que les enfants soient en bonne santé pour estimer jouer leur rôle parental à la perfection. À peine une télévision pour seul loisir et là même encore, en journée, ils se disputaient la télécommande avec la maman qui tenait à regarder ses séries novelas et en soirée c'était la guerre avec le père qui voulait regarder les informations et son football. Vanessa était une jeune petite fille d'à peine huit

ans, haute comme trois pommes chez qui on pouvait remarquer une absence d'incisives supérieures – certainement due à la chute des dents de lait pour des dents définitives – à chaque fois qu'elle laissait échapper un sourire. Elle avait une belle touffe de cheveux crépu on aurait dit le feuillage d'un arbre au printemps. Elle était belle comme tout avec une peau marron claire, lisse et propre. Comme tout enfant de son âge, elle aimait jouer, faire des bêtises au passage, était très souple et avait l'habitude d'exécuter dans ses jeux des grands écarts ou des ponts sur le dos renversé. Ses parents, voyant la passion de leur enfant, entreprirent de la mettre dans un club de gymnastique, le seul du pays à cette époque : c'était le plus beau cadeau qu'ils auraient pu lui faire. Un matin, son père Franck l'appela :

– Vanessa ? Viens s'il te plaît mon cœur.

– Oui papou, je suis là.

– Sais-tu que je t'aime ?

– Oui papou, je sais ! En esquissant un large sourire car elle aimait entendre les douceurs de son père.

– Bien, alors vas te changer, nous irons faire une petite balade.

Et Vanessa se précipita dans sa chambre pour aller se changer. Quand elle eut terminé, elle sortit de la chambre avec une belle robe fleurie rose qui avait un gros nœud papillon à l'arrière, au niveau du dos et qui arrivait à ses genoux, des bas roses et une paire de ballerines bleue-ciel. Son père l'attendait avec sa

mère à l'extérieur de la maison, dans la voiture. Chemin faisant, elle ne cessait de répéter à ses parents, assise sur le siège arrière : « Où est-ce qu'on va ? » Mais à chaque fois, elle n'obtint aucune réponse d'eux, ils se contentaient seulement de sourire et de hocher la tête. Après près de trente minutes de conduite, son père qui était au volant alla se garer dans un immense parking qui était celui d'un grand bâtiment qui avait sur ses murs des dessins géants de personnes en train de pratiquer toutes sortes de sports ou figures acrobatiques. On pouvait voir un qui frappait sur un ballon avec son pied, une autre avec un kimono blanc et une ceinture jaune qui avait au bout de ses bras son adversaire qu'il soulevait, un autre dans les airs, avec une balle en main en direction d'un panier à la façon air Jordan et la représentation d'une femme qui avait une tenue très moulante, on aurait dit que c'était sa deuxième peau. Cette dernière était dans une position acrobatique difficile à décrire, la question était de savoir comment ces génies des arts de la rue ont pu représenter une acrobate dans une position aussi compliquée. Cet endroit était le grand complexe sportif de la ville. Là-bas, on retrouvait tous les friands de sport. Ils s'y retrouvaient pour pratiquer leurs passions avec d'autres adeptes. Il y'avait des footballeurs, des handballeurs, des basketteurs, des volleyeurs, des taekwondoïstes, des judokas, des tennismans, des gymnastes et j'en passe. Le seul sport qu'il n'y avait pas était celui qui n'avait pas encore été popularisé au pays. Dans ces mêmes locaux, il y'avait des écoles de formation : une école de foot,

une école de judo et enfin une école d'initiation à la gymnastique. Et c'était précisément vers cette dernière que se dirigeait la famille de Vanessa. Elle n'en revenait pas, pour la première fois, elle se retrouvait dans un endroit avec d'autres enfants de son âge qui partageaient les mêmes hobbies qu'elle : c'était juste le rêve ! Sans pouvoir se retenir plus longtemps, elle n'attendit même pas que son père eut terminé avec la procédure administrative – était-ce son souci ? – qu'elle alla trouver ses congénères pour apprendre de nouvelles figures. Franck et Andréa, sa mère, se réjouissaient, dans un coin, du bonheur de leur enfant. Après une bonne heure dans ce lieu, la petite famille rentra à son domicile où les attendaient, impatiemment, Chloé, la petite sœur de Vanessa de cinq ans et dernière enfant du couple, et Bryan son grand frère.

Franck était un jeune ingénieur qui avait fait tout son parcours scolaire en Europe car sa mère s'y était installée, après une grosse déception amoureuse ici au pays, pour se donner une chance de repartir de zéro alors qu'il n'avait que deux ans. Le géniteur de Franck était un homme séducteur, beau parleur qui a embobiné sa mère pleine de naïveté avec de belles paroles. Voyant déjà le bonheur dans ses bras, elle s'ouvrit à lui, se donna toute entière, corps et âme, sans savoir que la météo de leur relation ne présageait rien de bon. Les jours ont passés, les sentiments étaient nés, la grossesse est entrée. Dès lors, rien n'était plus comme avant : il rentrait à la maison tard

le soir, toujours ivre. Lorsqu'elle essayait de le questionner, il la brutalisait et ne voulait pas l'écouter. Une fois, en rentrant de son boulot, elle constata que la porte centrale n'était pas verrouillée. Elle entra alors sans faire de bruit, se dirigea à petit pas dans la chambre sans rien soupçonner de mal mais, ironie du sort, elle surprit son vaurien de conjoint sur leur lit conjugal en plein rapport intime avec une autre femme qu'il avait certainement ramassé dans un des nombreux bars du quartier. Quel degré d'infamie ! Elle n'en revenait pas. Elle qui était si soumise et qui ne refusait jamais rien à cet homme qu'elle aimait tant, qui lui donnait à chaque fois ce qu'il voulait, qui s'occupait de lui avec soin, qui a même accepté d'être la seule de la maison à travailler, de le garder à sa charge. Elle s'est juste écroulée sur le sol cimenté au seuil de la porte de leur chambre et s'est évanouie, là, devant la porte de la chambre. C'est le bruit de son écroulement qui a alerté les deux tourtereaux et qui a mis fin à leur besogne. Lorsqu'ils la virent, la jeune femme enfila ses vêtements au pas de course et d'un petit bond la sauta et sortit de la maison comme prise de honte. Le vaurien vint la soulever du sol, torse nu, juste vêtu de sa culotte et la posa sur le grand canapé au salon. Ce salon avec des murs sans peinture, juste crépis ! Il prit dans la chambre le ventilateur, l'apporta au salon, le posa juste en face d'elle, le brancha et l'alluma. Comme pour se faire pardonner, il entra sans délais à la cuisine et commença à cuisiner mais pas n'importe quel mets, celui-là même qui était le préféré de Lucie. Six heures